

# **Chronique des falsifications**



## Quand l'histoire tombe au niveau du dépotoir...

**N**ICOLAS WERTH a appartenu à l'équipe qui a publié en 1998 le *Livre noir du communisme*. Après avoir vaguement tenté de se démarquer de quelques outrances de Stéphane Courtois, il vient de participer au troisième volume de cette série, publié sous la direction du même et intitulé *Une si longue nuit*. Il a aussi tout récemment fait rééditer un ouvrage sur le camp de concentration des îles Solovki, publié en 1927 par un certain Raymond Duguet (1). Il fait précéder cette réédition d'une préface, qui illustre à merveille l'abîme où les exigences du service idéologique peuvent mener un historien, qui, par ailleurs, connaît son affaire...

L'auteur, dans un appendice, publie le plus sérieusement du monde un prétendu document sur "*la socialisation des jeunes filles et des femmes à Ekaterinodar*" par les rouges. On y lit qu'au "*printemps de l'année 1918, les bolcheviks ont fait afficher à Ekaterinodar un décret d'après lequel les jeunes filles âgées de seize à vingt ans étaient sujettes à la socialisation. Les hommes désireux de profiter de ce décret étaient invités à s'adresser aux institutions révolutionnaires compétentes*", afin de pouvoir satisfaire leurs instincts bestiaux. Précision capitale : "*L'initiative de cette socialisation revenait à Trotsky, commissaire de l'Intérieur*" (p. 248).

Trotsky ne fut jamais commissaire à l'Intérieur, ne résida jamais dans un palais à Ekaterinodar, ne fit évidemment

jamais publier ce décret connu pour n'être qu'un faux grossier de la propagande monarchiste, mais, chez "*le juriste Raymond Duguet*", comme l'appelle le préfacier, Trotsky se hâte d'en tirer profit pour lui-même : "*Les soldats de l'Armée rouge se sont emparés de plus de soixante jeunes filles, jeunes et jolies, élèves pour la plupart des écoles locales et appartenant principalement à la bourgeoisie (...). Vingt-cinq à peu près furent conduites dans le palais où résidait Trotsky*" (p. 249).

Ce délire d'obsédé sexuel est plus près des films X que de l'histoire. Mais le ridicule ne gêne manifestement pas l'élogieux préfacier. Pauvre Clio...

Dans un sous-chapitre intitulé "*Ethique bolchevique*", Duguet publie deux "citations" de Lénine fabriquées par on ne sait quel service de propagande, citations qui n'appartiennent ni à la bouche ni à la plume de Lénine, mais sont destinées à faire sensation : "*On trouve dans le Parti communiste quatre-vingt-dix gredins sur cent personnes*", et, mieux encore : "*Les neuf dixièmes du peuple russe n'ont qu'à périr, pourvu qu'un dixième survive au moment de la révolution mondiale*" (p. 32).

Aucune référence, bien entendu, n'est donnée à ces prétendues citations. Cette absence ne trouble nullement le préfacier

(1) Raymond Duguet, *Un baigneur en Russie rouge*, préface de Nicolas Werth, éditions Balland, Paris, 2004.

Nicolas Werth, qui se porte garant de la valeur éminente de cet ouvrage.

L'auteur ne recule pas devant des formules moyenâgeuses : *“Les bolcheviks, réellement, semblent avoir partie liée avec Satan”* (p. 111) (sans document d'archives, hélas ! pour confirmer cette alliance méphistophélique), ou *“le but du communisme russe n'est pas la lutte des classes, mais en réalité l'extermination de tous ceux qui gênent les communistes”* ; un livre où les bolcheviks sont systématiquement désignés par les mots *“vandales”* ou *“barbares rouges”*, qui se vautrent dans *“les bas-fonds révolutionnaires”* (p. 81) et sont habités par *“la manie de tout détruire”* et par un *“désir de rapine”* (p. 62).

Ces fleurs fanées de la rhétorique anti-communiste la plus primaire relèvent de la sous-littérature de gare qui fleurit dans les années 1920 et fut couronnée par l'affiche fameuse représentant un communiste, être hirsute et dépenaillé, un large couteau de boucher calé entre ses dents mal ou jamais lavées.

Malgré cela, Nicolas Werth a fait rééditer l'ouvrage de Raymond Duguet sur le camp des îles Solovki, au nord d'Arkhangelsk, publié en 1927. Il l'a fait précéder d'une préface louangeuse, où il ne relève aucune des falsifications grossières signalées ci-dessus. Il se contente d'une seule réserve : *“Pour le juriste Duguet, l'arbitraire absolu, les tortures sadiques et raffinées infligées aux détenus (sans compter les violences sexuelles dont étaient victimes les femmes ?) portent la marque spécifique du bolchevisme, cette doctrine et cette pratique profondément vicieuses. Cet aspect-ci de l'ouvrage de Duguet est peut-être le plus daté et correspond à une certaine imagerie du bolchevisme comme système intrinsèquement pervers au sens médical du terme, largement répandue dans les années 1920. Il n'en reste pas moins qu'Un bagne en Russie rouge, paru en 1927, constitue un premier — et à ce titre capital — jalon dans le dévoilement du système concentrationnaire soviétique”* (pp. 15-16).

Vraiment ? Pourtant, dès le premier paragraphe de son introduction, le juriste Raymond Duguet se distingue par une

capacité d'affabulation remarquable. Il affirme, en effet : *“En 1922, il y avait huit-cent cinquante deux mille internés dans les camps (chiffre officiel bolchevik)”* (p. 19). Ce chiffre a la double caractéristique de n'être ni officiel, ni vrai. Duguet le sort de son chapeau : en janvier 1922, les camps soviétiques renfermaient 24 750 détenus... soit près de quarante fois moins que le chiffre du juriste Duguet. Mais peut-être ce dernier a-t-il voulu désigner l'ensemble de la population pénitentiaire ? Elle se montait en janvier 1923 à 68 297 détenus (soit les chiffres de notre France actuelle, qui compte une population près de deux fois inférieure, mais, il est vrai, vivant dans des conditions de détention paradisiaques !). Nicolas Werth oublie encore de signaler cette distorsion énorme des chiffres. L'école historique du *Livre noir du communisme* est décidément un modèle dans le domaine de la véracité et de la précision...

Enfin, depuis lors, des témoignages de victimes de Solovki ont été publiés, en particulier ceux d'Ekaterina Olitskaia, *Le Sablier* (2), et d'Oleg Volkov : *Les Ténèbres* (3), dont Nicolas Werth oublie de signaler l'existence, alors que Raymond Duguet n'a jamais mis les pieds à Solovki : il a seulement synthétisé des témoignages de survivants, et, selon Nicolas Werth, largement utilisé les ouvrages de Melgounov sur la *Terreur rouge*. Or Melgounov, adversaire résolu du régime, émigré en Occident en 1922, affecte ce qu'il raconte d'un coefficient multiplicateur très élevé.

Le monarchiste Oleg Volkov a été interné deux fois à Solovki, la première fois en 1928-1929. Il décrit le traitement brutal réservé aux nationalistes azéris, dits moussavatistes, mais note, un peu surpris : *“Mon premier séjour à Solovki ne fut pas pénible”*, et se demande : *“Mais n'est-ce pas une ruse de la mémoire ?”* (p. 103), car il a vécu bien pire par la suite. Et il note une rupture : *“L'hiver 1929-1930, qui fut marqué par une véritable nuit de la Saint-Barthélemy, l'exécution massive des détenus”*

(2) Editions Deux-Temps-Tierce, 1991.

(3) Editions Jean-Claude Lattès, 1991.

(p. 92), au moment même où Staline lance le système massif du travail forcé et de la terreur, qui prendra en 1934 le nom de Goulag.

Olitskaia, militante socialiste-révolutionnaire (S-R), a passé deux ans, de 1924 à 1926, au bagne de Solovki, que Duguet décrit comme *“un endroit de souffrance perpétuelle, un endroit de mort et d’où ne reviennent vers la liberté — à de très rares exceptions près — que les condamnés de droit commun, les autres étant jugés bons à mourir plus ou moins rapidement, et on ne se fait pas faute de les y aider, quand on ne les supprime pas tout simplement”*.

Donc, les détenus politiques sont, à en croire le juriste Duguet, systématiquement liquidés. Or Ekaterina Olitskaia décrit longuement sous un jour bien différent leur existence à Solovki, où elle a participé à une longue grève de la faim contre les empiétements de l’administration du camp. Elle évoque la condition des *“contre-révolutionnaires”* (les KR), c’est-à-dire les monarchistes, assimilés aux droit commun, et ajoute :

*“Bien entendu, nous aussi, les socialistes, nous étions accusés d’activités contre-révolutionnaires, mais le régime de nos isolateurs politiques et de nos camps se différenciail profondément du régime normal. Sur certains plans, il était plus souple, et sur d’autres incomparablement plus sévère. Les détenus politiques bénéficiaient de certains suppléments à la ration normalement attribuée, ils n’étaient pas astreints au travail obligatoire, ils n’étaient pas soumis à des fouilles portant atteinte à la dignité humaine, l’autogestion était tolérée ; les détenus politiques choisissaient, au sein de leur groupe, leur starost (4), et, en règle générale, n’avaient de rapports avec l’administration qu’à travers celui-ci. Les détenus politiques pouvaient conserver toutes leurs affaires personnelles, leur habits, leurs livres, de quoi écrire, leur montre, leur couteau, leur fourchette, et même leur rasoir. Ils pouvaient se faire envoyer journaux et revues. En revanche, leur isolement par rapport au monde extérieur était nettement plus sévère. Leur déplacement à l’intérieur de la prison ou de la zone, la*

*correspondance avec l’extérieur et les visites de leurs proches étaient limitées (...). A l’intérieur des barbelés, les détenus étaient maîtres de leur vie”* (pp. 180-181).

Les S-R, qui publient même un petit bulletin manuscrit clandestin, *L’Aurore boréale*, organisent des conférences politiques, et, après chaque rapport, *“les débats qui s’instauraient pendant la discussion se prolongeaient dans les couloirs, dans les cellules, pendant les promenades”* (p. 219). Les mencheviks et les anarchistes font de même. Olitskaia conclut : *“Les journées étaient remplies par les lectures, les études et les contacts avec tous ceux que j’apprenais à connaître”* (p. 223) ; et, perquisitionnée la veille de son départ, elle ajoute : *“Pendant toute la durée de notre séjour aux Solovki, jamais nous n’avions été perquisitionnés”* (p. 223).

Olistkaia, libérée en 1927, continue son activité clandestine ; elle sera à nouveau arrêtée en 1929, puis envoyée à Kolyma (comme plus tard Chalamov et Guinzbourg)... d’où elle ne ressortira, affamée et épuisée, qu’en 1947. Elle rédigera ses souvenirs dans les années 1960. Son manuscrit circulera en samizdat et Léonide Pliouchtch, le mathématicien déclaré fou par le KGB et libéré en janvier 1976, avait, avant son arrestation, participé à sa diffusion clandestine.

Olitskaia, adversaire politique des bolcheviks, n’a évidemment aucune intention d’estomper la réalité de Solovki. Mais elle décrit ce qu’elle a vécu sous le règne d’une administration pillarde soucieuse de manifester son pouvoir et de montrer sa poigne, et sous la houlette de gardiens dont beaucoup ne sont que des brutes abruties. Mais ce que décrit Olitskaia, qui en a subi les rigueurs sur elle-même et sur ses camarades, infirme pour cette période donnée la vision d’un camp d’extermination présentée par Raymond Duguet du fond de son bureau parisien et validée par son préfacier.

**Jean-Jacques Marie**

(4) Représentant des détenus auprès de l’administration du camp. Les S-R, les mencheviks, les anarchistes en éalisaient chacun à Solovki.

